

# CAHIER DE TEXTE

## *Cathédrale des cochons*

Jean D'AMÉRIQUE

---

***Cathédrale des cochons*** fait partie de la sélection 2020 du comité de lecture du collectif Troisième bureau.

Cet extrait est publié avec l'aimable autorisation de son auteur.

Retour vers le Cahier de texte de *Cathédrale des cochons* via le lien :  
**[www.troisiembureau.com/2020/04/cathedrale-des-cochons](http://www.troisiembureau.com/2020/04/cathedrale-des-cochons)**

**Bonne lecture !**

**Troisième bureau**  
COLLECTIF ARTISTIQUE

Centre de ressources des écritures théâtrales contemporaines

Le Petit Angle 1 rue Président Carnot 38000 Grenoble

0033 476 001 230 | [grenoble@troisiembureau.com](mailto:grenoble@troisiembureau.com) | [www.troisiembureau.com](http://www.troisiembureau.com)

*Depuis six mois, c'est la première fois. Rivé dans un fauteuil délabré dans la cabine, le corps entouré de lueurs froides, il dénoue sa langue, dit :*

des lieux comme ici  
aucune idée avant d'avoir fracassé les yeux dans cette collection de terreurs  
je n'en aurais jamais imaginé l'existence ici-bas  
rien ne subsiste quand ton âme toute frêle se heurte  
contre ce point sauvage  
dans cette plaie vive plaquée sur la chair du réel  
quel esprit peste et malin a doigté l'imagination  
qui a creusé la fiction pour finir par créer ce lieu  
le ciel qui le rivalise peut s'octroyer mille trophées d'opacité  
imagine imagine mais oui  
imagine que je n'ai pas perçu un brin de soleil  
ni un morceau de lune  
ni quelque silhouette d'étoile depuis mon arrivée  
les nuages célèbrent le sommet  
et les ténèbres parfois elles pèsent tellement sur les yeux  
qu'au final on devient soi-même un gouffre  
et cette transcendance je vous jure  
ne manque pas d'être insupportable

tout a commencé par le couteau  
ou le ciseau peut-être  
lame pour sûr  
en tout cas je me souviens qu'il fallait couper  
il fallait couper quelque chose  
après tout peut-on autrement  
puisque la vie semble être un long tranchant sous la gorge  
j'ai accédé à cet espace par la porte d'une grande blessure  
il fallait couper  
certaines parties du corps humain n'y ont pas droit d'entrée  
on m'a attrapé par le ciseau  
oui un ciseau si j'essaie de bien ciseler mes souvenirs  
ni machette ni canif ni tessons de verre comme ça aurait pu l'être  
on m'a attrapé par le ciseau  
j'ai fouillé l'horizon des mots  
creusé le verbe jusqu'à épuiser ma veine lexicale  
j'ai remué les abysses pour revendiquer mon droit d'être comme je l'entends  
j'ai convoqué tous les élans possibles pour parer à l'acte  
mais ce n'était que vaine besogne  
ici une phrase qui jure par l'humain est sans doute  
la prochaine victime d'un coup de fusil  
ici la parole est pourriture  
la langue debout un chant mal taillé pour la justice  
ici parler lumière c'est se laver les mains  
pour ensuite les essuyer par terre  
voilà c'est comme ça  
un point c'est tout  
pas une virgule de ciel clair pour accueillir ma bouche  
mes mots n'avaient de destin qu'une poubelle au fond perdu

on ne pouvait m'écouter  
mes mots entraient tout droit dans le domaine du vide  
et les flics ces travailleurs infatigables de la chair  
ils ont fini par me couper les tresses  
toute gorge dehors ils riaient  
riaient riaient riaient  
guidé par leurs mains ténébreuses le ciseau dévorait mes nattes  
taillé par la détresse je regardais tomber mes cheveux  
les flics eux ils riaient gorge déployée  
simulaient de repérer des bêtes étranges et du cannabis là-dedans  
ce n'est pas la première fois que ça arrive dans la ville  
il y a quelques années Babylone avait mené une campagne anti-dreadlocks  
des policiers cagoulés ciseaux sous la veste guettaient  
de Pétion-Ville à Grand Ravine  
de la Grand-Rue à Portail Léogâne  
ils guettaient nos mèches je m'en souviens  
ah que de tresses tombées sous la machine de ce régime  
macoutisme qui ne dit pas son nom  
ou est-ce la démocra-scie qui fait ce plein-sang sur nos libertés

ma face chanson-chaos elle me trahit moi-même  
recroquevillé à l'arrière crasseux d'un pickup  
j'ai été amené ici visage sous les bottes  
et si à l'heure qu'il est j'ai de quoi faire son par la bouche  
si je peux te parler maintenant  
ça doit suffire pour m'élire au rang d'un rebelle devant la tombe  
car tant de failles m'ont chevauché  
tant de noires rivières ont traversé ma chair  
filé jusqu'à mes os  
j'ai eu droit à tant de coups qu'on ne peut que s'étonner  
de voir mon cœur persister dans les battements  
je n'ai plus la gueule praticable  
celle-ci a cessé de saigner quelques jours après le drame  
mais les plaies ont bien duré  
et n'ont pas disparu avec leur géométrie déroutante  
je ne sais plus pourquoi ils ont fait ça les flics  
ah mais si je sais  
ils m'ont demandé mon nom  
juste pour me taquiner parce qu'ils le connaissent bien mon nom  
et moi et moi je l'avais oublié mon nom  
putain eux ils croyaient que je faisais une mauvaise blague  
Ciel commandant ciel que je suis appelez-moi Ciel  
non nuage que je suis Nuage appelez-moi comme ça  
appelez-moi comme ça si vous voulez  
oui oui comme un caillou dans la savane  
comme une nuit d'automne couvée par la pluie des détresses  
Gris mon nom non Grisaille que je m'appelle  
ah que de gifles ont fleuri sur mon visage  
ça sent mauvais pour un être humain mais  
ça m'arrive parfois j'oublie mon nom  
non pas vraiment en fait je crois que je l'interroge mon nom

je l'interroge et à force de l'interroger  
il me semble que je l'évince à souhait de ma tête  
ma tête cette boîte incapable de contenir le moindre lot de tourments  
comme si je n'étais pas fait pour loger des maux en pile  
à quoi ça sert une tête  
à quoi ça sert une tête sans pouvoir abriter une petite poignée de vertiges  
à quoi ça sert une tête qui ne sait garder sous son toit des vertiges  
sans les obliger à se battre  
ah mais non je déconne  
je déloge le degré des mots  
il faut me foutre dans une balance  
et voir combien pèse ma souffrance  
là on saura mon nom on saura me nommer correctement  
on saura mon vrai nom  
mon nom civil et politique  
mon nom de famille orphelin  
mon nom de chien mal nourri  
mon nom de cadavre en vacances  
en vérité je le dis il faut foutre ma souffrance dans une balance  
pour connaître mon vrai nom  
et ce n'est pas que moi c'est tout le monde  
nous sommes des apôtres infailibles de la grande nuit  
infatigables chorégraphes de la douleur  
dis-moi que ton corps n'existe plus  
dis-moi que tu étais cet oiseau de la forêt publique  
dis-moi que tu étais poète  
que tu faisais tourner le moulin des mots dans le sens de l'aube  
dis-moi que pour cela on t'a entouré de murs et de barreaux  
je te dirai que tu t'appelles Nazim Hikmet  
dis-moi ta souffrance et je te dirai qui tu es  
dis-moi combien pèsent tes maux et je te dirai ton nom  
c'est pas mal ça  
mais ça c'est pour la petite histoire  
bon qui n'est pas très petite à la vérité  
je parlais de quoi déjà  
ah oui de ce lieu ce lieu-fracas où j'épuise mon souffle  
comment te le décrire  
ah attends écoute ça pan pan pan aaaahaha tu connais non  
ben c'est dans le quartier à côté  
on joue avec du fer  
oui on joue avec du fer  
bien sûr c'est très courant sors un peu tu vas voir  
un son puis deux puis trois  
florilège explosant la barre rauque  
la musique atterrit au fond d'eux mais ils ne l'entendent pas  
ne peuvent pas l'entendre dans ce concert rayé  
qui baisse au ras le volume de la vie  
eux ces déchets communs de la voie publique  
ils sont là à chercher des fleurs dans le béton  
béton désarmé de sa sécheresse  
par la poussière rouge que crachent ses hôtes

ils sont là à lécher tendrement le caniveau  
pourtant ne travaillent pas pour la mairie  
la mairie ici est une dame qui regarde de loin  
qui prend la ville en panorama pour mieux agir à l'aveugle  
elle passe à grande vitesse derrière des vitres fumées  
pour devancer le miroir troublant du réel  
et ils sont là transe macabre sur le torse nu du trottoir  
ils sont là pêle-mêle ces cadavres  
à précéder d'autres moissons semblables  
le temps mêle son eau à la soif des tombes  
et laisse l'humanité toujours sans pelle  
et ça fait des fleurs beaucoup de fleurs pour les cimetières  
d'ailleurs le savais-tu  
selon la commission Justice et Paix  
249 personnes sont mortes par balle  
dans la zone sud de Port-au-Prince entre janvier et septembre cette année  
je répète  
249 personnes  
249 personnes tuées par balle entre janvier et septembre  
249 cervelles saluées par des canons  
et puis j'imagine celles estompées par les déchets  
et qui recensées n'ont pu être  
celles dont les dépouilles perforées de plomb  
ont connu des suites monstrueuses  
empêchant tout repérage  
cadavres-trophées  
cadavres-silences  
cadavres-fleurs  
cadavres-cendres  
cadavres-lanternes  
cadavres-mégots  
je répète  
huit mois et arrachés par des fusils 249 êtres humains  
bilan je sais incomplet de la vie de ma ville  
je répète  
249 morts par balle a dit le journal  
249 morts par balle en huit mois  
chiffre je sais qui porte mal la couronne de ma reine urbaine  
mon champ de nuits sauvages ma ville ma-douleur  
je répète  
249 morts par balles  
et je sais le nombre de morts par balle qui règnent oubliés  
enterrés  
invisibles  
méprisés  
non-comptés  
non-recensés  
incalculables  
jamais repérés dans le puissant dans l'inflexible palais d'immondices  
qui veille sur nous  
qui veille sur la mairie et son ouvrage de puanteur

je répète

249 têtes humaines cueillies par balle dans ma ville en huit mois

je répète je répète

je fais travailler ma voix comme on fait travailler

les gâchettes dans cette contrée

je répète je répète

et ça ressemble à l'incassable chant des balles

qui luit dans la chair de cette ville

je le sens aussi ce vent atroce

comme une armée d'aiguilles folles dans la nuque

paraît-il ici que toutes les routes mènent au cadavre

sans doute ici environné par ce néant j'amorce la mienne

enveloppé par ce vide immense cet orage intraitable

la cathédrale des cochons ne tardera pas

à m'engloutir de ses prières à crocs

pardon je divague

oui oui revenons à nos moutons

ah non si je te dis mouton tu vas peut-être croire que tout se passe bien

revenons à nos chiens enragés

revenons à nos chacals

revenons à nos charognes

revenons à nos cochons féroces

ce lieu ah bordel une goutte enfouie dans la vallée sanglante

il n'y a pas d'allée pour les pas du bien-être

point de mesure pour restituer l'immensité des maux

ils ont inventé ici une espèce de faim

qui t'autorise à te prendre pour un héros

si ton souffle y résiste quelques jours

voire des semaines

une sorte de faim qui pousse certains

à chercher des miettes de poussière à mettre sous la langue

elle porte d'autres à s'allonger sur le sol

pour s'emplier l'estomac de l'arôme des urines

t'imagines

que du vent pour balayer les bouches

ce n'est qu'au milieu de la journée qu'on te balance

une parcelle dégoûtante à avaler

préparée dans des conditions qui ne procurent pas plus que de la répugnance

pour arriver dans ta cellule ça traverse la cour

sans prudence sous des sachets de merde

latrines ambulantes qui voguent vers je ne sais quel ailleurs

mais tu la prends tu la prends quand même pour de la nourriture

afin d'apaiser le bal alarmant des tripes

car tu tiens à survivre

tu espères au bout de ce cauchemar tourner la lourde page des nuits

par la force des choses d'autres supplices ont pris forme

germées par la dynamique des prétendues vies d'ici

d'autres entailles trouvent lieu de peupler

la cellule d'en face me perturbe avec une constance infaillible

insupportable ça tourne les heures à l'envers dans mon cadran  
comment vivre à côté si tes oreilles font vœu  
de ne pas côtoyer les plus bêtes des sottises  
ce locataire de la dalle froide serré entre quatre façades glauques  
ne sait qu'allumer des mots sourds dans le collet du temps  
il ne fait que lâcher des cris muets dans le goulot des instants  
je veux dire il passe son temps à remplir la mer providentielle  
avec les pierres du sanglant réel humain  
le mec hurle au ras des heures  
traite de diables ceux qui l'ont séquestré parce qu'il collectait  
de trop grasses offrandes pour la gloire de son dieu  
il hèle un certain esprit qu'il dit saint  
jusqu'à pourrir le moindre calme qui sillonne le bâtiment  
et quand quelques fidèles de son église lui rendent visite  
faudrait voir en action ce chieur d'alléluias  
il crie mais c'est un silence ravageur qui triomphe au bout du sens  
mais bon ça ne m'étonne pas  
car j'habite je le sais un pays de silences  
ici les gens parlent mais crois-moi il n'y a pas de parole  
les mots meurent et les langues brillent à être creuses  
c'est un peuple élevé dans la culture du vide  
un peuple qui ne creuse pas  
une nation de bouches entassées sous la clé des bavures  
ici ce n'est pas un champ d'étoiles mais une terre à églises  
une armée de têtes tournées vers le ciel  
un ciel boueux tombé de la nuit occidentale  
un ciel vieux vide moche  
une constellation de sottises qui enveloppe les esprits  
rien qu'un détour je vous assure  
rien qu'un détour dans cette rue ou une autre  
n'importe laquelle  
vous tomberez sur des lamentations creuses  
des litanies amputées de sens  
des soupirs à faire tomber des montagnes  
soumis à l'intention d'un dieu fantôme  
tournez à gauche ou à droite  
vous croiserez tous ces cris vendus à l'inutilité  
ne vois-tu pas  
c'est la dictature des temples  
une nuée de tabernacles qui colonisent la ville  
ça pue le pain dit sacré mais pourri de la grâce divine  
ça pue l'évangile tu sais  
cette chose putride que la bouche d'un tas d'imbéciles  
déverse sur tous les trottoirs  
une ville qui regorge d'églises ne doit pas s'attendre à mieux que s'étouffer  
moi je crois que c'est en brûlant l'église dans les cerveaux  
qu'on récoltera un peuple moins bête